Document généré le 24 avr. 2024 21:41

24 images

Roger Frappier, producteur de CQQ

André Roy

Numéro 105, hiver 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24052ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roy, A. (2001). Roger Frappier, producteur de CQQ. *24 images*, (105), 26–26.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Roger Frappier, producteur de CQQ

Une exception, puisqu'il est un des rares noms de producteurs connus du public, Roger Frappier, honoré il y a deux ans par le Festival international de Cannes, seul Québécois inscrit à ce palmarès hautement significatif du cinquantième anniversaire de la manifestation, a réussi depuis une bonne dizaine d'années à caractériser — comme avec un blanc-seing — les films qu'il a produits. Une certaine idée du cinéma, ni trop radicale (qui marginaliserait ses productions), ni trop évidemment mercantile (qui l'empêche de se lancer actuellement — car il a quand même déjà produit *Ding et Dong* — dans des blockbusters genre *Les boys*), place Roger Frappier dans une catégorie que les médias ont en quelque sorte concoctée rien que pour lui, et que l'on nommerait «honnête producteur». Qu'est-ce qu'un honnête producteur, si tant est que cela puisse exister? Il ne se différencie pas des autres, qui ne sont pas malhonnêtes pour autant, seulement un peu bêtes, mais quand même assez futés pour aller chercher des gros sous dans les poches des institutions. Chez Roger Frappier toutefois, un ample contrôle sur le film, du scénario à la direction artistique, du choix des comédiens à la conception de la bande sonore, passe pour un respect exigeant du cinéma d'auteur. C'est par son écurie de jeunes cinéastes que transite dans les médias son image, consensuelle, de producteur qui investit ses deniers (et les nôtres itou) le plus souvent dans des premiers films, et donc, sur lesquels il prend des risques. C'est tout à son honneur — mais il n'est quand même pas le seul à le faire. Mais — et son passé de critique de cinéma et de réalisateur n'y est pas pour rien —, Roger Frappier exerce son métier assez judicieusement et, on imagine, d'une manière suffisamment impitoyable pour que ses films, depuis une décennie, aient généralement tous un petit air de famille, de *Moody Beach*, de Richard Roy, en 1990, à *Maelström*, de Denis Villeneuve, en 2000. Une image léchée, proche de l'esthétique de la pub, une bande sonore saturée, des séquences tournées aux États-Unis, des lieux urbains, un montage-choc sont autant d'éléments parmi d'autres qu'on peut considérer comme des «marqueurs formels» permanents des films de ce producteur qui mise beaucoup sur la relève. Ces éléments sont imposés comme autant d'évidences esthétiques qui traduiraient une conception que l'on dit moderne du cinéma — quoique cette modernité apparaisse frelatée car elle tient plutôt d'une contemporanéité voisine de l'air du temps. Ils sont surtout regroupés sous un professionnalisme volontariste qui fait de la mise en scène une programmation plutôt qu'un enjeu — cet enjeu inhérent à tout acte créatif dont le processus, ici, supprime l'aléatoire, efface les aspérités, caviarde le désir de cinéma des réalisateurs et bride leur singularité. Misant sur le coup de force et l'illustration glacée, les films possèdent tous dès lors un aspect tape-à-l'œil, haut de gamme, «designé», manufacturé. Cette intendance dans la production conduit les films vers un académisme new-look aussi raffiné qu'il peut être conventionnel et les propose comme un compromis acceptable entre le cinéma comme industrie et le cinéma comme art. Est ainsi instituée une sorte de norme pour cette nouvelle usine à images que serait la relève, et sur laquelle Roger Frappier détiendrait un droit quasi exclusif, que l'on pourrait appeler «cinéma de qualité québécoise». ■

Les films produits par Roger Frappier ont tous un petit air de famille. *Maelström* de Denis Villeneuve et *2 secondes* de Manon Briand.

ANDRÉ ROY